

401538-13

IDRC - Lib. 114997

Collège de Valleyfield

RAPPORT FINAL

STAGE EN COOPÉRATION INTERNATIONALE HAÏTI, JUILLET-AOÛT 1999

Hiver 1999

Ce rapport est présenté tel qu'il a été reçu par le CRDI du(des) bénéficiaire(s) de la subvention accordée pour le projet. Il n'a pas fait l'objet d'un examen par les pairs ni d'autres formes de révision.

Le présent document est utilisé avec la permission du Collège de Valleyfield .

© 1999, Collège de Valleyfield .

APP
308(729)
01

I. PRÉLIMINAIRES

Il y a presque un an maintenant, à la suite de l'initiative de quelques étudiantes et de l'animatrice de pastorale du Collège de Valleyfield, un groupe s'est formé pour réaliser un projet de coopération internationale dans un pays du Tiers monde. La concrétisation de ce projet fut un séjour d'un mois en Haïti dont l'objectif était la construction de latrines pour une école/église de la région de Grand-Goâve, village situé au sud du pays. Le travail, bien qu'occupant une place importante dans notre projet, était plutôt un prétexte pour découvrir ce petit pays qui est le plus pauvre de l'hémisphère ouest, malgré la proximité d'une grande richesse comme les États-Unis situé à peine à quelques centaines de kilomètres. Dans un pays où 1% de la population possède 50% des richesses, les inégalités sont frappantes. Pour des jeunes habitués au confort et au luxe nord-américains, arriver dans un pays comme Haïti est un choc. Tout y est différent : les gens, la nourriture, la chaleur, les odeurs, les bruits. Malgré les difficultés d'adaptation du début, toutes ces différences ont été très enrichissantes et nous ont pu nous permettre de changer notre conception du monde.

Le processus qui nous a conduits à revoir et, surtout, à relativiser notre vision du monde et notre propre système de valeurs a d'abord commencé par une observation attentive du pays dans toutes ses dimensions, a été suivi d'une quantité incroyable d'impressions reposant en grande partie sur la comparaison avec nos propres références et a mené à l'incontournable adaptation que nous avons vécue par rapport à ces aspects. Nous n'avons nullement la prétention, dans ce court rapport, de faire le tour d'Haïti. Nous ne détenons pas non plus la vérité absolue et certaines observations pourraient paraître erronées aux yeux de gens qui ont une connaissance autre ou plus poussée du pays; mais il s'agit de la réalité d'Haïti vue par neuf jeunes adultes qui y ont passé un mois en immersion.

Nous aborderons les aspects qui nous ont semblé, pendant le séjour, les plus marquants, que ce soit à cause de l'importance qu'ils occupaient dans la vie des Haïtiens ou dans la nôtre, ou de l'écart qu'ils présentaient par rapport à une conception nord-américaine du monde. Ainsi, nous explorerons le thème de l'organisation du voyage en général et de la construction de latrines en particulier, qui constituait l'objectif du projet; nous nous attarderons à l'accueil qui nous a été réservé par nos hôtes, aux conditions de vie des Haïtiens et, plus précisément, à la place qu'ils consacrent à la religion, au travail et à la femme. Et comme la vie de groupe a été un aspect incontournable de notre séjour, nous en évaluerons la portée. La dernière partie, qui constitue l'aboutissement du voyage et du rapport, sera consacrée à nos nombreuses observations subjectives sur la culture haïtienne avec laquelle nous avons pu confronter la nôtre pour en venir à un certain nombre de prises de conscience.

II. ORGANISATION DU VOYAGE

Le budget

Dans son ensemble, le stage a bien été préparé par les membres du groupe. Le budget, pour sa part, contenait une représentation fidèle des dépenses qui ont eu lieu au cours du stage, mais il faut par contre préciser que ces dépenses ont souvent été sous-estimées. Toutefois, la collecte de fonds a permis aux membres du groupe de pouvoir partir avec un léger supplément budgétaire qui laissait place aux imprévus. Ce supplément nous a d'ailleurs permis de modifier légèrement notre itinéraire lorsque le besoin s'en est fait sentir. Par la suite, les réunions qui ont précédé notre départ ont été très instructives et ont permis aux membres du groupe de se connaître davantage. Enfin, les contacts nationaux et internationaux que nous avons établis dans le but de préparer le stage se sont avérés d'excellents moyens de s'instruire sur les conditions qui existaient dans le pays.

Le projet de latrines à Grand-Goâve

Le projet de latrines s'est plutôt bien déroulé dans l'ensemble. Dès notre arrivée, le travail était déjà commencé, voire même assez avancé. L'organisation du travail, c'est-à-dire la délégation des tâches, était tout à fait au point, si bien qu'on avait d'ailleurs plus ou moins besoin de nous. Disons que nous sommes habités par le sentiment de n'avoir joué qu'un rôle financier dans l'élaboration du projet. Les tâches physiques étant généralement effectuées par des hommes, ils nous était très difficile de faire quoi que ce soit, mais notre soutien moral semble avoir porté fruit. En effet, toute cette activité, qui a duré environ une semaine, s'est déroulée dans la joie et la franche camaraderie. Et comme la construction des latrines a été plus rapide que prévu, il a fallu organiser le temps qu'il restait. Ainsi, le séjour a été complété, à la demande du pasteur du village, par des cours d'anglais que nous avons donnés en groupe aux jeunes étudiants de la place. Cette seconde expérience, qui nous a permis d'avoir des contacts plus directs et même privilégiés avec certaines personnes, a ajouté une dimension supplémentaire à notre connaissance du peuple haïtien. C'est lors de ces cours informels que de véritables échanges, sur la vie en général, la religion, l'éducation, la famille et les femmes, ont eu lieu et nous ont permis de saisir la mentalité des gens de ce petit village et de faire connaître notre position par rapport à ces sujets.

La vie à Port-au-Prince

Malgré le haut taux de criminalité de Port-au-Prince, nous étions en parfaite sécurité à l'auberge *St-Joseph home for boys* : les nombreux employés de l'auberge, en plus de nous faire bénéficier de leur agréable présence en tout temps, assuraient la surveillance des lieux. Le confort constituait aussi un des très grands avantages de cette place. Par exemple, nous avions droit à deux copieux repas par jour, soit le déjeuner et le souper, à de l'eau potable en quantité illimitée, ainsi qu'à l'électricité, ce qui constitue des denrées rares pour la plupart des Haïtiens.

Notre principal moyen de transport était le « tap-tap ». Nous l'utilisions pratiquement de façon quotidienne pour nos déplacements. Comme nous n'étions pas familiers avec la ville de Port-au-Prince, des jeunes hommes de l'auberge, soigneusement choisis par le propriétaire, nous accompagnaient en tout temps. Peu importe le genre de déplacement que nous avions à faire, que ce soit pour notre enregistrement à l'ambassade canadienne, les courses au marché ou tout simplement une balade touristique, ils tenaient systématiquement à nous escorter amicalement. Grâce au propriétaire de l'auberge, nous avons aussi eu la chance de pouvoir échanger rapidement et à faible taux notre argent américain pour des gourdes, ce qui n'est pas toujours facile dans une ville comme Port-au-Prince où les touristes se font souvent arnaquer.

Le séjour à Jacmel

Le voyage à Jacmel, d'une durée de quatre jours, s'inscrivait plutôt dans une optique touristique. Nous y avons découvert une ville propre, aérée et parsemée d'un nombre incroyable de boutiques qui se spécialisent dans la vente de produits artisanaux locaux : statuettes de bois, articles de cuisine (napperons, sous-verre, porte-serviettes de table, mortiers-pilons), mobiles, etc. Bref, il s'agit d'une ville plutôt adaptée au tourisme, ce qui n'est pas le cas de tous les autres endroits que nous avons fréquentés. D'ailleurs, le coût de la vie y est plus élevé que partout ailleurs. C'est pourquoi nous n'avons pu participer à certaines activités pratiquement incontournables, par exemple la visite du Bassin bleu, site qui se trouve à une quinzaine de kilomètres de la ville. Malgré les quelques autres inconvénients liés à l'hôtel et au transport et qui reposaient sur de légers malentendus, cette petite escapade s'est plutôt bien déroulée et a permis de découvrir un aspect de la vie économique haïtienne qui nous était absolument inconnu.

III. VIE DE GROUPE

Dès le début de ce projet, nous avons à apprendre la vie de groupe. Ce type d'expérience peut sembler facile à première vue, mais être 24 heures sur 24 avec des gens que nous connaissons à peine, si ce n'est que par le biais du projet, est un grand défi. En effet, tout au long du voyage, nous étions rarement seul. Comme les membres du groupe voulaient favoriser un esprit communautaire, nous étions confronté à l'omniprésence des autres et ce, à tout moment de la journée. Par contre, nous étions tous assez attentifs aux besoins de nos coéquipiers, si bien qu'aussitôt qu'un problème surgissait, nous pouvions compter les uns sur les autres. Au début du voyage, la logistique était ardue étant donné la tendance de chacun à s'acquitter de façon individuelle – voire individualiste- des différentes tâches à accomplir comme l'approvisionnement au marché, la préparation des repas et l'entretien du centre communautaire. Mais peu à peu, il est devenu naturel pour la plupart d'entre nous de travailler en équipe. Il en a été de même pour tout ce qui concernait le voyage ; par exemple, les problèmes qui touchaient plus d'une personne étaient systématiquement débattus et réglés en groupe.

IV. ACCUEIL DES HAÏTIENS

Dès notre arrivée en Haïti, l'accueil a été des plus chaleureux. À l'aéroport, un responsable de *St-Joseph home for boys*, l'auberge que nous avons fréquentée à Port-au-Prince, nous attendait patiemment. On nous a aussitôt amenés à l'auberge pour nous accueillir, une seconde fois, par des chants, des fleurs et de l'eau potable fraîche. Cette petite attention était à la fois touchante et fascinante. Nous avons toutefois senti qu'il s'agissait d'un protocole imposé par le tenancier de la place aux jeunes Haïtiens qui y travaillent. En effet, les garçons gardaient une distance respectable par rapport à notre groupe. Nous avons appris par la suite que cette façon de faire est réservée à tous les nouveaux venus et représente forcément, pour ces jeunes travailleurs, des corvées supplémentaires. Par contre, les liens avec ces gens se sont resserrés par la suite et nous avons passé de très bons moments à discuter, chanter et danser avec eux.

Notre arrivée à Grand-Goâve fut différente. D'abord, nous étions dans un contexte autre puisque nous apportions à la population locale une aide financière par le biais de notre projet de construction de latrines. Notre bien-être était au cœur des préoccupations des habitants de la place. Les membres des « Bâtisseurs de l'espoir », qui est l'organisme humanitaire de Grand-Goâve avec lequel nous avons pris contact, devaient établir, dès le début, un climat de bonne entente.

Chaque fois que nous avions rendez-vous, ils étaient très ponctuels et veillaient à notre sécurité, notre confort et notre bien-être. Il en était de même pour les enfants, avec lesquels les rapports étaient d'ailleurs plus spontanés, qui se préoccupaient sans cesse de notre confort et de notre santé; par exemple, si l'un de nous était malade, ils témoignaient d'une grande délicatesse en s'informant sur sa santé et en montrant un vif désir de le revoir.

Tous les jours, nous devions nous rendre à Dano afin d'y effectuer les travaux nécessaires à la construction des latrines. La plupart des gens que nous rencontrions pendant la montée, bien que nous suscitons l'attention par la couleur de notre peau, nous saluaient chaleureusement et ceux qui nous accueillait étaient particulièrement attentifs : ils nous apportaient de la boisson gazeuse, des noix de coco, des bananes et veillaient à ce que chacun ne manque de rien. Et comme nous étions là pour découvrir les différentes facettes de la vie haïtienne, on nous faisait fréquemment visiter des lieux importants (églises, écoles, villages avoisinants) ou des demeures de particuliers. Ces visites avaient une allure très protocolaire et solennelle : on commençait par nous faire visiter les lieux, puis on nous montrait fièrement les biens les plus précieux de la place ainsi que les photos de famille. Bref, on nous traitait comme des rois alors que nous n'étions que de passage. Aussi, ces gens nous remerciaient sans arrêt de notre passage, du temps qu'on leur consacrait, des sacrifices que nous avions eu à faire pour rendre ce voyage possible, en quittant nos amis et notre famille par exemple. Le moindre petit geste posé par nous avait une très grande signification pour eux, autant sur le plan sentimental que matériel.

V. CONDITIONS DE VIE

La surpopulation, la chaleur et l'hygiène

La population de Port-au-Prince est de 2 000 000 d'habitants alors qu'elle ne peut en contenir que 200 000. Elle est, bien sûr, la ville la plus peuplée d'Haïti et les conditions de vie en sont fortement influencées. Il y a des gens partout et les trottoirs ainsi que les marches sont constamment occupés par ceux qui s'arrêtent soit pour dormir, se reposer ou jouer. Parmi cette fourmilière de monde réussissent à circuler les taps-taps, ces vieux véhicules de toutes sortes que les Haïtiens ont recyclés en transports en commun et taxis multicolores. Les gens sont empilés dans ces véhicules, mais personne, mis à part les touristes, ne s'en plaint. Et comme le peuple haïtien est particulièrement bruyant, joyeux et fêtard, toutes les activités de la ville se déroulent dans une cacophonie qui ne s'arrête qu'aux petites heures du matin. Qu'est-ce à dire sinon qu'il s'agit là d'une ville surpeuplée. La promiscuité, qui fait partie de la vie quotidienne des gens de Port-au-Prince et qui réduit au maximum leur espace vital, ne semble par nuire au fonctionnement de la ville. En effet, les gens circulent assez librement, que ce soit en taps-taps, à pied ou, plus rarement, à dos d'âne.

La surpopulation a par contre des conséquences importantes sur l'hygiène : la très grande quantité de personnes qui circule constamment dans les rues et qui n'est forcément pas sensibilisée à ce concept rend la ville particulièrement réceptive à toutes sortes de microbes, bactéries et maladies. Il en est de même pour les maisons des particuliers, qui sont souvent réduites à une pièce où vivent entassés les parents ainsi que les nombreux enfants et parfois les grands-parents, les oncles et les tantes de la famille. Quant à l'électricité, qui pourrait entre autres permettre à la population de cuisiner et de réduire ainsi les risques de contamination par voie alimentaire, la minorité qui y a accès ne peut en profiter que quelques heures par jour. Les gens de la campagne, malgré qu'ils échappent au problème de surpopulation, vivent aussi, mais de façon plus aigüe, les désavantages liés à l'hygiène puisqu'ils n'ont pas toujours accès à l'eau potable. Certains se contentent donc d'une eau viciée et les autres, qui sont privilégiés, se rendent au puits du village pour s'approvisionner. Par contre, des sachets d'eau potable sont vendus un peu partout au prix de deux gourdes chacun c'est-à-dire environ \$0.20 canadiens pour les gens qui ont à se déplacer.

La chaleur est aussi un aspect non négligeable en Haïti, précisément dans les villes comme Port-au-Prince ou Jacmel. Comme elle est accompagnée d'un taux d'humidité très élevé qui fait que la température peut facilement atteindre 45°, elle est particulièrement enveloppante, voire insupportable par moments pour des Nord-américains. Ce qu'on remarque après la chaleur accablante et l'abondance

des gens tous couverts d'une poussière soulevée par les milliers de sandales, c'est l'odeur. La ville, surtout Port-au-Prince, dégage une odeur nauséabonde qui vient des déchets formant des égouts à ciel ouvert, de la boue noire qui stagne ou qui coule le long des trottoirs et de la sueur des gens, tout cela étant enveloppé par une chaleur torride. Étonnamment, cela n'a pas l'air de déranger personne.

Les classes sociales

Quant aux classes sociales, la situation se résume en deux mots : les riches et les pauvres; la classe moyenne est pratiquement inexistante. Ces deux mondes semblent absolument irréconciliables, tant sur les plan social qu'économique. Nous avons pu vérifier la véracité de ce constat en ayant des rapports avec des gens des deux classes. En effet, une famille très aisée, qui possède un immense domaine et a à son emploi plusieurs domestiques -une gouvernante, une femme de ménage, une cuisinière, un homme à tout faire et quelques jardiniers- nous a invités chez elle un après-midi. Les membres de cette famille, qui peuvent se payer des voyages et même des séjours à l'étranger, phénomène excessivement rare en Haïti, ont habité longtemps à Montréal et nous racontaient que le retour en Haïti leur a fait réaliser qu'ils ne connaissaient pas leur pays. Ils avaient peine à croire, par exemple, ce qu'ils apprenaient par les médias d'information sur la grande pauvreté d'Haïti et l'exploitation de ses habitants. Bien sûr, ils connaissaient les rues surpeuplées de Port-au-Prince et la chaleur lourde et permanente, mais ils n'avaient jamais été témoins de la vraie misère. Et même en Haïti, ils vivent à l'écart du monde, juchés sur une montagne à une dizaine de kilomètres de Port-au-Prince, ce qui marque davantage l'écart entre ces bourgeois aisés et le peuple ordinaire.

D'un autre côté, nous avons été en contact avec la véritable pauvreté lors de notre visite à Cité Soleil, qui est un bidonville situé à proximité de Port-au-Prince. C'est d'ailleurs l'un des plus grands et des plus pauvres au monde. Il est difficile d'y accéder pour un étranger qui n'est pas accompagné par une personne de confiance de la place, idéalement un prêtre. D'ailleurs, nous avons dû insister longtemps avant qu'on accède à notre demande de visite, étant donné les risques qu'elle comportait (vandalisme, vol, menaces, etc.). Même nos guides haïtiens hésitaient à nous accompagner. Finalement, nous nous sommes entendu pour une courte visite à pied. Nous n'avons vu qu'une partie de cette cité tout à fait autonome, mais cela nous a quand même permis de rencontrer des habitants, surtout des femmes et des enfants. Ils logeaient dans de petites maisons en ciment, sûrement insalubres. Quelques routes étaient pavées, mais la plupart, jonchées de déchets, étaient en terre. Des planches et des morceaux de pneus avaient été déposés pour boucher les plus grands trous de boue qui souvent occupent la rue entière. Quant aux habitants de la place, surtout les enfants, plusieurs ont été souriants, sympathiques et même

engageants avec nous. Par contre, les adultes avaient un air de mépris qui nous renvoyait une image désagréable de nous-mêmes : on se sentait gênés et mal à l'aise d'être aussi privilégiés. Le plus difficile à supporter, c'est que ces personnes habitaient toutefois la partie la plus aisée de Cité Soleil. Ce que nous avons pu apercevoir du " vrai " bidonville qui, séparé du reste, nous était inaccessible étant donné les grands risques que pouvaient comporter sa visite, est à peine descriptible. D'abord, nous avons pu remarquer la séparation entre les deux parties du bidonville qui était faite par une étendue d'eau brune stagnante. Nous avons aussi entrevu les habitations de tôle défailtantes cordées les unes à côté des autres dans une sorte de minuscule sentier. Ces imitations de rue étaient remplies de montagnes de déchets qui dégageaient une très forte odeur de pourriture. C'est là que nous avons compris que les gens de Cité Soleil vivaient carrément dans les déchets.

Un autre phénomène social, aussi indécent soit-il dans un pays où règne une si grande pauvreté, a attiré notre attention par son omniprésence : il s'agit de la publicité américaine qui sollicite sans arrêt la population. Les taps-taps, qui servent parfois de paravents pour cette publicité, en sont une bonne illustration : nombreux sont ceux qui portent des noms comme « Sylvester Stallone », « Nike », « Fila » ou encore le drapeau des États-Unis comme effigie. On a l'impression qu'elle se moque des Haïtiens qui n'ont pas les moyens de posséder le dixième des produits qu'elle annonce, puisque la majorité de ces objets sont importés donc vendus à des prix exorbitants. Par exemple, un produit aussi ordinaire qu'un sac de chips de Lay's (175 grammes) vendu dans un supermarché –auquel la plupart des Haïtiens n'avaient d'ailleurs pas accès- valait 12 dollars canadiens. Heureusement, tous les produits ne sont pas aussi dispendieux; les articles locaux, par exemple, qu'on peut se procurer dans les marchés extérieurs, sont beaucoup plus abordables. Toutefois, les prix demeurent relativement élevés si l'on considère les avoirs de la majorité des gens pour s'approvisionner en nourriture, vêtements et autres articles nécessaires. Mais bien qu'ils soient très limités financièrement, les Haïtiens, surtout les citadins, aiment beaucoup les produits non essentiels comme les bijoux, les parfums et les beaux vêtements de valeur. Il faut dire que ce peuple est assez orgueilleux du côté de l'apparence; quand les gens ont à sortir de chez eux, ils se parent en général de leurs plus beaux habits.

La campagne que nous avons visitée est un tout autre monde : la végétation est dense, les animaux, chèvres et coqs entre autres, sont en liberté, et les odeurs de nourriture sont très présentes, ce qui donne l'impression que l'air est moins pollué qu'à la ville. La population est plus réduite et les gens se connaissent bien et sont beaucoup plus souriants. La nourriture semble plus facile à trouver, d'abord à cause des nombreux marchés et comptoirs de nourriture qui se trouvent le long des rues. Aussi, avec la mer à proximité des villages que nous avons côtoyés, les poissons et fruits de mer sont plus accessibles et constituent, pour une bonne partie

de la population locale, un mets assez répandu. Par contre, pour certaines viandes comme le kabrit (nom créole pour la chèvre) et le poulet, on doit se rendre à la ville. De plus, la pollution n'est pas la même qu'à la ville : les bruits de taps-taps sont beaucoup moins présents, étant donné que les mulets et les ânes constituent les principaux moyens de transport. Par contre, les rues sont remplies d'excréments, ce qui est, à nos yeux, une autre forme de pollution.

Les précautions liées aux maladies

Tout au long du voyage, il nous fallait prendre un tas de précautions face à notre nouvel environnement, qui, fortement marqué par le manque d'hygiène, était particulièrement perméable aux maladies de toutes sortes. Nous nous attardions surtout à notre consommation d'eau, cette dernière pouvant contenir des bactéries nuisibles pour notre système. Elle était aussi notre ennemie dans nos déplacements. Lors de notre montée à Dano par exemple, le petit village où nous allions travailler quotidiennement pendant la construction des latrines, nous devions passer à travers certains cours d'eaux. Et comme l'eau était stagnante par endroits, donc porteuse de bactéries, il nous fallait être attentifs dans nos mouvements.

Mais nous n'étions pas les seuls à être préoccupés à par notre sécurité; d'ailleurs, le niveau de vie qui nous a été offert pendant ce séjour, autant à la campagne qu'à la ville, était assez exceptionnel : eau potable presque en tout temps, électricité, nourriture saine, etc. Cet avantage que nous avons eu d'échapper aux risques de maladies n'est pas seulement le résultat de nos propres mesures de prévention mais aussi celui de toutes les précautions prises par nos hôtes.

VI. PLACE DE LA RELIGION

En Haïti, la religion est très présente et ce, dans presque tous les secteurs d'activités des gens. D'abord, la pratique religieuse en tant que telle est particulièrement répandue : la population rurale se rend à l'église en moyenne trois fois par semaine et cela constitue à chaque fois la grande sortie de la semaine. La preuve, c'est que tout le monde arbore ses plus beaux habits et soigne sa personne (propreté, gestes, attitude sociale, etc.). Dans le rite protestant, avec lequel nous avons été en contact, cette activité ne semble pourtant pas être contraignante pour les Haïtiens. Au contraire, ils ont beaucoup de plaisir à participer à cette cérémonie qui, disons-le, est plutôt joyeuse et entraînante : les gens chantent, tapent des mains et dansent au rythme des cantiques. Dans la musique, l'influence gospel se fait sentir; c'est dire l'euphorie qui règne dans les églises, surtout le dimanche. On invite aussi les étrangers, qu'on croit tous être en rapport étroit avec la religion (il faut toutefois dire que la plupart des étrangers qui viennent prêter main-forte aux Haïtiens appartiennent à une communauté religieuse, qu'elle soit pentecôtiste, baptiste ou autre) à participer activement à la fête : lors de notre visite à l'église protestante d'un petit village, on nous a chaleureusement serré la main, assigné les places d'honneur pour la durée de la cérémonie, dédié plusieurs chansons et gentiment demandé de faire un discours pour la population locale.

Mais cette atmosphère euphorique est aussi imputable à une certaine forme de pensée magique qui règle la conscience et la vie de cette population. En effet, les gens sont heureux le dimanche parce qu'ils se rappellent l'existence d'un Dieu sauveur et protecteur qui gère leur vie, quoiqu'il arrive. D'ailleurs, l'influence de Dieu, sans être systématiquement rappelée de façon officielle, est constamment mise en relief par l'expression populaire « Si Dieu le veut » (en créole : « Si Die vle »), répandue dans le pays et utilisée, dans les conversations, toutes les fois où les Haïtiens pourraient spéculer sur l'avenir. Il est toutefois compréhensible que, dans un pays duquel une bonne partie de la planète s'est désintéressée, on ressente la nécessité de s'accrocher à la religion de cette façon et que cette dernière constitue le plus grand réconfort. Par contre, les discours radicaux et « endiablés » de certains prédicateurs s'apparentent fortement au lavage de cerveaux et rappellent ainsi le Québec d'avant les années 50. Pour certains prédicateurs, qui sont en charge de la cérémonie dominicale, tous ceux qui sont chrétiens, c'est-à-dire les catholiques, les protestants, les baptistes suivent la bonne voie, mais les autres ne sont pas bons (en créole, « li pa bon »). Le prédicateur qui nous avons vu à l'œuvre ne se contentait pas de dire mais criait cette affirmation en gesticulant violemment, ce qui contribuait grandement au caractère intimidant de son discours. Heureusement, un autre apportait une dimension plus pacifiste et même amicale à la cérémonie en conviant fréquemment, le sourire aux lèvres, l'assemblée à chanter. Mais peu importe la manière ou le ton empruntés par les

prédicateurs, il n'en reste pas moins que la libre pensée face à la religion est étouffée.

La connaissance de la Bible est aussi très grande dans la population. Il va sans dire que cette connaissance et l'interprétation qui l'accompagne se situent au premier degré : en fait, les Haïtiens n'interprètent pas vraiment ce texte fondateur, c'est-à-dire qu'ils ne l'adaptent pas en fonction du contexte auquel ils l'appliquent; c'est pourquoi la femme demeure toujours, à leurs yeux, assujettie à l'homme parce que créée à partir de sa côte, et que les membres du clergé sont des gens intouchables parce que vus comme irréprochables.

D'un point de vue architectural, quelques églises sont impressionnantes dans la mesure où chacune d'elles semble être le résultat d'un important investissement monétaire et avoir bénéficié d'un calcul, d'une précision architecturale qui n'a d'égale que celle des bâtiments politiques et militaires. Bref, on peut dire que certains de ces bijoux détonnent sur le reste de l'environnement haïtien. Par contre, certaines églises sont exploitées d'une façon très économique puisqu'elles servent, les jours de la semaine, d'écoles pour la population locale. Cette double fonction qu'elles remplissent fait des églises des lieux régulièrement fréquentés dans un but autant social que religieux.

Pour ce qui est du vaudou, qui est une croyance et une pratique religieuses parallèles, on peut affirmer qu'il s'agit là d'un sujet tabou pour les étrangers dont on nie d'ailleurs l'existence et qu'il est pratiquement impossible de l'aborder, même avec les amis. La raison en est probablement simple : il s'agit d'une religion qui, sans être proscrite au grand jour (sauf peut-être à la messe), n'est pas encouragée par la chrétienté. Mais comme de nombreuses études sociologiques sur le pays indiquent que la majorité des Haïtiens pratiquent le vaudou, nous avons compris que la chose, bien que ne se faisant pas dans la clandestinité -certaines cérémonies vaudous ont lieu le jour, à la vue de tous-, constituait un secret qu'il est difficile de percer pour les étrangers. Ce refus d'aborder la question est peut-être lié aux sévères corrections que les blancs, longtemps choqués par cette pratique, ont fait subir au peuple haïtien au cours de son histoire.

On remarque aussi la très grande influence de la religion dans d'autres secteurs d'activités comme le commerce et le transport. Les noms donnés aux commerces et aux transports en commun (mini-fourgonnettes, camions de toutes dimensions et autobus, tous communément appelés « taps-taps ») sont, à ce titre, particulièrement révélateurs. En effet, la religion laisse sa marque dans des endroits aussi inusités que le nom des boutique d'artisanat (« Don de Dieu »), des magasins généraux (« Jésus sauveur »), des salons de coiffure (« Jésus est bon ») ou celui des taps-taps (« Si Dieu le veut », « Bon Dieu bon », « Aimez-vous les uns les autres », « Vierge Marie », « Jésus s'en vient, es-tu prêt? »).

VII. PLACE DU TRAVAIL

À Port-au-Prince même, les journées de travail sont lourdes pour les prolétaires : elles ne rapportent pas, sont redondantes et impliquent des chaleurs insupportables. Les petits commerçants et artisans de la rue, qui sont bien souvent des femmes, se lèvent tôt, se rendent à leur kiosque et passent leur journée, souvent au même emplacement et dans la même position, c'est-à-dire assis en-dessous d'un drap ou d'une table, à attendre patiemment la venue des clients. Encore une fois, malgré la difficulté inhérente à ce genre d'activité quotidienne, les gens ont le sourire et essaient de transformer la chose en fête : par exemple, certains de ces commerçants, plus dynamiques que d'autres, se lèvent, chantent et fêtent, comme si la vie n'était pas si dure.

Dans le secteur du travail professionnel, celui qui nécessite une éducation et un savoir-faire spécialisé, les gens ont des journées qui, de prime abord, semblent plus détendues étant donné que leurs conditions de travail sont moins pénibles que celles des habitants de la rue. Pourtant, ce n'est pas tout à fait le cas : dans les hôpitaux, par exemple (nous en avons visité trois), la propreté et l'hygiène ne sont pas toujours au rendez-vous et ce, malgré toute la bonne volonté et le dévouement des concierges, infirmières et médecins. Ces gens n'arrivent tout simplement pas à faire leur travail journalier parce qu'ils sont débordés, entre autres à cause du nombre élevé de malades qui se rendent dans les urgences.

Dans ce secteur, le rapport des gens entre eux ainsi qu'avec les étrangers est très différent de celui que nous avons perçu dans la rue, et pour cause : les gens éduqués sont fiers de l'être dans un pays où l'instruction est une denrée rare parce que coûteuse pour les prolétaires. Alors, ils soulignent leur appartenance à un groupe favorisé en préférant, à moins d'avoir à s'adresser à une personne de la classe pauvre, parler français plutôt que créole. Rappelons que le français est la langue des conquérants donc du pouvoir.

Le travail nous est apparu dans sa totalité dans le petit village de Dano, qui se trouve au sud du pays. Nous y avons passé environ deux semaines pendant lesquelles nous avons participé à la construction de latrines extérieures, situées à proximité d'une petite église qui faisait aussi office d'école. Malgré le peu d'outils – ou peut-être est-ce justement à cause de cela - dont ils bénéficient, les Haïtiens étaient particulièrement impressionnants dans le travail d'équipe et ingénieux dans leur façon de construire. Lorsqu'ils travaillaient en groupe, l'harmonie régnait dans la mesure où les gens parlaient très peu, sauf en cas de nécessité, comme si chacun semblait connaître avec exactitude le rôle qu'il avait à jouer dans l'élaboration de la construction. De plus, les travailleurs étaient particulièrement efficaces: ils se levaient et commençaient à travailler très tôt, ne prenaient que de

très rares pauses malgré la chaleur suffocante, travaillaient vite et ne terminaient qu'en début de soirée.

Dans un autre ordre d'idée, disons aussi qu'Haïti, à cause des nombreux conflits qu'elle a connus tout au long du siècle, est un pays détruit et que, pour assurer une certaine infrastructure qui se perd, les habitants tentent de reconstruire avec les subventions limitées parce que mal utilisées que leur envoient les pays nord-américains. Ainsi, tout est en construction dans ce pays et rien n'est vraiment terminé : les hôpitaux, certaines églises, les maisons des particuliers, les hôtels et auberges, les centres pour personnes en difficulté, etc. Étrangement, on remarque qu'un bon nombre de bâtiments sont détruits au lieu d'être conservés et retouchés. Devant cet état de fait, on pourrait croire que les Haïtiens n'ont pas d'esprit de conservation puisqu'ils détruisent leurs éléments architecturaux et rebâtissent à côté, mais peut-être est-ce simplement là un moyen de rebâtir et de se réapproprier leur histoire. Il est impossible d'avoir une opinion sûre à ce sujet.

Pour résumer et à la fois conclure ce point, il serait bon de rappeler une expression qui souligne leur capacité de travailleurs et que les Haïtiens utilisent fréquemment : « Ici, on a la volonté et la main-d'œuvre, mais pas l'argent. » Le sous-entendu est clair.

VIII. PLACE DE LA FEMME

Dans la vie commerciale des villes que nous avons visitées (Port-au-Prince, Jacmel), les femmes sont en avant-plan : par exemple, ce sont souvent elles qui vendent, marchandent et prennent les décisions dans les magasins généraux et les marchés extérieurs. Pour ce qui est des boutiques de touristes, les hommes sont plus présents.

À la campagne, du côté du travail physique, la femme ne semble pas occuper une place privilégiée : on ne la laisse pas prendre part au travail parce qu'on estime que sa force physique est insuffisante; on lui laisse le loisir de regarder les hommes travailler. Seules les femmes dont le mari est important – la femme du pasteur du village par exemple – peut se prononcer sur l'efficacité et la pertinence du travail des hommes. Mais les hommes peuvent toutefois se prévaloir du droit de ne pas considérer les propos de la femme en question; c'est ce que nous avons constaté dans le petit village de Dano.

Par contre, on ne peut nier qu'elles travaillent beaucoup physiquement puisque les jours de marché, ce sont régulièrement les femmes qui vont aller, à pied et accompagnées d'un mulet ou d'un âne, chercher et vendre des vivres pour toute la famille. Elles ont une façon bien particulière et impressionnante de transporter ce qu'elles achètent : peu importe la grosseur ou le poids des effets qu'elles rapportent du marché, elles les mettent sur leur tête. Cette façon de faire ne s'applique pas uniquement à ces femmes, mais aussi aux marchandes elles-mêmes et à toutes celles qui ont des articles à transporter sur une certaine distance. Ces femmes travaillent aussi à la maison, c'est-à-dire qu'elles assurent une partie de l'éducation des enfants, font le lavage et préparent les repas pour la famille. Le rôle et la place que la femme occupe dans un tel système est d'autant plus limité que le mari demeure toujours l'instance décisive dans le couple, aussi progressistes que puissent être ses idées, et qu'il bénéficie d'une liberté, d'ordre sexuel en l'occurrence, que la femme ne saurait oser imaginer pour elle-même; en effet, la polygamie masculine est une pratique très répandue en Haïti. Le cas de polygamie le plus extrême que nous ayons rencontré est celui d'un homme marié et en situation de concubinage avec cinq autres femmes, qu'il visite, selon un horaire établi, à raison d'une journée par semaine chacune. Ce même homme est aussi père de vingt et un enfants, tous issus d'une des six relations qu'il entretient. Ce genre de dynamique rend aussi les relations difficiles avec les femmes étrangères, qui sont forcément sollicitées par les Haïtiens mais peu approchées par les Haïtiennes qui, loin d'être insensibles à l'adultère, les voient comme des rivales et refusent bien souvent de leur parler. L'absence de polygamie féminine dans le couple semble intimement liée à la lecture que les Haïtiens – et les Haïtiennes – font de la Bible : comme ce texte l'affirme, la femme est par définition

inférieure à l'homme, ce qui justifie qu'elle ait moins de droits et privilèges que lui. Ce fait, impossible à soutenir dans une optique nord-américaine et occidentale, est vu comme indiscutable pour l'ensemble des gens que nous avons rencontrés et avec qui nous avons discuté du sujet, peu importe leur sexe et leur classe sociale. Par contre, on sent, dans les milieux où les femmes bénéficient d'une éducation respectable, les premiers balbutiements d'une forme de féminisme. En effet, certaines Haïtiennes, qui considèrent comme gratuits ce discours et cette conception des rapports entre les sexes, font le choix de ne pas se marier et de se diriger plutôt vers une carrière de professeur, d'infirmière ou parfois même de médecin.

VIII. PRISES DE CONSCIENCE DES MEMBRES DU GROUPE

Face à nous-mêmes et aux différences culturelles

Les premières prises de consciences étaient inévitablement centrées sur notre propre personne. Nous avons d'abord réagi à tout ce qui nous dérangeait dans notre confort immédiat avant de comprendre et d'arriver à une véritable prise de conscience face à certains phénomènes. Les odeurs, la saleté, les insectes, la réduction de notre espace vital et le manque d'intimité, les précautions de santé à prendre sont autant de sources de réaction vives qui nous confrontaient avec nos habitudes.

Les différences marquées dans certains cas nous sont apparues bien souvent comme incompréhensibles et choquantes par manque de connaissance du pays ou de contact avec cette réalité si différente de la nôtre. Notre sensibilité a été fortement dérangée par l'attitude des hommes envers les femmes, mais surtout, par leur opinion de ces dernières. Les hommes se complaisent à promouvoir la supériorité de leur rôle social puisqu'ils appartiennent au monde public, social ou politique, secteurs encore inaccessibles à la plupart des femmes du pays. Cette position semblait tellement faire l'affaire des hommes rencontrés qu'aucun d'entre eux n'a osé exprimer une critique ou des nuances face à cet état de fait. L'indignation a monté lorsque nous avons entendu des femmes être elles-mêmes en accord avec ce discours. Ainsi, il était souvent difficile pour nous d'entendre de tels propos à l'endroit des femmes, alors que le féminisme bat son plein depuis les années 60 en Amérique du Nord.

Nous avons eu aussi de vives réactions face au traitement réservé aux enfants dont on ne considère que très peu le rythme naturel. Ils sont poussés très jeunes dans un monde d'adulte et les tâches qui leur sont confiées sont parfois lourdes pour leur âge. Les méthodes d'éducation observées sont venues confronter nos valeurs –chez nous, l'enfant est roi, rappelons-le- et notre humanisme. Il est difficile pour nous de comprendre que dans une société où la famille et les liens fraternels sont si importants que les enfants ne reçoivent que très peu de marques d'affection et que les corrections puissent être si sévères allant jusqu'aux coups parfois. Il en est de même pour les animaux, qui sont considérés pour leur seule utilité surtout sur le plan du transport, de la protection ou de l'alimentation. Très peu de sensiblerie est permise dans ce domaine.

Mais nous avons dû apprendre à doser nos réactions et à nuancer notre position en considérant que tout le brassage d'idées révolutionnaires auxquelles notre société a eu droit depuis les années 60 est pratiquement absent –et pour cause- dans un pays où les préoccupations se limitent encore à la survie au quotidien.

Aussi, la persistance et le manque de délicatesse des personnes des personnes pauvres nous a surpris, comme si ce manque de délicatesse témoignait de la dureté de la vie. Très peu habitués à ces manières cavalières, nous les avons interprétées comme de la rudesse, une absence de respect et de politesse. La proximité des gens réduisant sérieusement l'espace vital et les discussions vives, apparemment sans écoute et sans respect de l'opinion de l'autre, sont autant de situations nous obligeant à remettre en question nos propres rapport sociaux. Peut être que des gens ayant vécu toute leur vie dans la brousse accordent plus d'importance aux gestes posés qu'aux paroles exprimées. Permettez-nous seulement de réagir au sentiment d'avoir été agressés dans notre intégrité, lorsque les enfants tournoyaient autour de nous comme des abeilles et surtout lorsque des vendeurs nous harcelaient.

Les autres différences culturelles qui nous ont frappés sont liées à la conception du temps; nous avons été surpris de voir, à la campagne, des gens capables de demeurer des heures sans rien faire et ce, dans le plus grand silence, respectant ainsi les rythmes naturels de la vie. Les Haïtiens ruraux sont des gens contemplatifs, qui se plaisent à ne pas bousculer le monde autour d'eux. Cette attitude nous a évidemment amenés à réfléchir sur notre façon de voir et d'utiliser le temps, qui se situe à l'opposé de la leur et à nous questionner sur la véritable valeur de l'industrialisation. En effet, si ce phénomène a permis un développement social et économique inégalé jusqu'à maintenant dans l'histoire de l'humanité, il a en revanche entraîné un important éloignement entre l'homme et la nature et participé à la naissance d'une conception du temps qui nous oblige à rencontrer un maximum d'efficacité et de productivité nous faisant davantage ressembler à des robots qu'à de vrais êtres humains capables d'apprécier et de s'émouvoir devant les richesses non monnayables du monde.

Évidemment, le grand écart entre la pauvreté et la richesse nous est apparu scandaleux. Cette situation d'injustice flagrante nous a laissé un lourd sentiment d'impuissance et d'incompréhension. Nous avons pu remarquer que les riches étaient, autant sur les plans géographique, idéologique qu'économique, totalement éloignés de la classe défavorisée. D'ailleurs, cette classe ne veut pas parler créole et élève ses enfants en français. Ceux que nous avons rencontrés, qui ont longtemps été inconscients de la grande pauvreté qui sévit depuis toujours dans le pays, se contentent de justifier leur richesse depuis qu'ils ont vraiment pris conscience du phénomène. Nous avons rapidement déduit de cette attitude qu'il y avait une espèce de honte d'être riche en Haïti, et pour cause. Nous avons également ressenti ce même sentiment de honte comme blanc en constatant le regard des gens du peuple sur nous, surtout dans le bidonville de Cité Soleil. Nous n'avons pu qu'être les témoins impuissants de cette réalité, des injustices et de la souffrance qu'elle crée.

Face aux valeurs essentielles de la vie

Il va sans dire que les valeurs fondamentales des Haïtiens diffèrent considérablement des nôtres. La primauté est accordée aux relations humaines, ce qui semble secondaire dans notre monde où les préoccupations sont avant tout liées au travail et à la valorisation sociale qui l'accompagne. Ce phénomène est particulièrement remarquable dans l'accueil réservé aux étrangers et les soins qu'on leur accorde, le temps passé avec la famille et les amis, l'importance et le rôle de chaque individu au sein de la communauté, la proximité des habitations, le réseau d'entraide naturel solidement enraciné dans le voisinage et le village ainsi que la grande confiance existant entre chacun. À Jacmel, qui est pourtant une grande ville, il nous est d'ailleurs arrivé d'avoir à attendre au moins quinze minutes le vendeur qui s'était absenté sans verrouiller les portes de sa boutique; et lors d'un voyage en tap-tap, où nous avons laissé en toute confiance nos bagages sur le toit, de payer notre déplacement à un passager totalement inconnu qui a, tel que nous le lui avons demandé, remis l'argent au chauffeur. La marche, principal mode de déplacement des gens, leur permet de saluer et de rencontrer de façon informelle beaucoup de personnes, ce qui n'est pas le cas généralement des gens qui se déplacent par voies motorisées. Le cas du tap-tap est particulier puisqu'il constitue en lui-même un lieu de rencontre favorisant le rapprochement des personnes et un contact privilégié. Bref, nous sommes allés à la rencontre d'une société de relations où la personne est au cœur des préoccupations, nous qui provenons d'une société d'intérêt menée par la performance.

IX. CONCLUSION

Ce bref rapport, qui ne prétendait aucunement embrasser la réalité haïtienne dans sa totalité, a plutôt mis l'accent sur les aspects les plus marquants de notre séjour en coopération internationale. L'organisation et les points techniques du projet ainsi que le travail accompli sur le terrain lors de la construction des latrines nous semblaient incontournables, puisque le travail constituait pour nous un moyen d'entrer en contact avec l'autre culture et d'apprendre son fonctionnement. Aussi, les thèmes des conditions de vie et, plus précisément, ceux de la religion, du travail, de la femme et de l'accueil des Haïtiens à notre endroit nous ont non seulement indiqué des points de repère importants sur la culture haïtienne, mais nous ont aidé à comprendre la nature des rapports possibles entre des gens appartenant à deux cultures éloignées sur plusieurs plans (géographique, économique, idéologique, etc.). Nos observations sur le pays, tant subjectives qu'objectives, nous ont amenés à prendre conscience de notre situation et à revoir certaines de nos valeurs et attitudes.

Mais ce projet est bien loin de se limiter à un séjour d'un mois en Haïti. Il s'agit d'un long processus qui a duré plus d'un an dans lequel nous avons tenté le mieux possible de nous préparer pour cette expérience exceptionnelle : réunions hebdomadaires, levées de fonds, expositions d'art haïtien et de photos, fins de semaine de formation, conférences de presse, etc. Il va sans dire que le projet ainsi que toutes les activités qui y étaient liées n'auraient pu être réalisés sans la collaboration, à tout moment, de chaque membre du groupe. Disons même que l'expérience n'aurait certainement pas eu lieu sans l'encouragement et la participation active de nombreuses personnes qui ont gravité autour du projet sans en faire officiellement partie.

Ce processus de préparation ainsi que le séjour lui-même ont aussi permis aux participants de s'épanouir sur plusieurs points. Au retour d'une expérience semblable, notre mentalité s'est transformée : nous posons un regard différent sur le monde et sur notre situation privilégiée en particulier. Cette nouvelle conception de la vie nous a d'ailleurs conduits à réévaluer certaines de nos attitudes morales et sociales; nous pensons précisément à la nouvelle position que certains d'entre nous prennent face au monde en relativisant davantage leur pensée et leurs propos ainsi qu'aux changements qu'ils ont déjà apportés dans leurs habitudes de consommation. Ainsi, cet aperçu que nous avons donné du pays et de ses habitants, aussi sommaire soit-il, nous a tout de même obligés à réévaluer notre propre système de valeurs.